

"La psychose civilisationnelle normale"

par **Véronique Voruz** | le 03 décembre 2022 | revue **27/ DANS L'ATELIER** |
thème **Rencontre**



Le
syntagme
de *psychose*

civilisationnelle normale m'est venu lorsque Dominique Holvoet m'a demandé un titre pour mon intervention auprès de vous aujourd'hui. J'y ai pensé, non pas par amour de la théorie, mais parce qu'il me semble bien refléter ma, notre, pratique clinique aujourd'hui. Je pense ici notamment aux chiffres mentionnés par Philippe de Georges après les dernières journées de l'ECF en novembre : sur plus de 500 cas présentés, il y avait seulement 12 cas de névrose.

Ce syntagme n'est pas de moi, je l'ai prélevé dans le texte d'orientation de Jacques-Alain Miller pour la journée tenue par l'Institut Psychanalytique de l'Enfant intitulée : « Enfants Violents ». Il n'est pas complet ; l'expression intégrale est la suivante : « « la psychose civilisationnelle normale », c'est-à-dire compensée avec suppléance. »[1] On peut lire : la psychose est *normale* et *civilisationnelle*, à savoir : il est normal que les effets de sujet produits par la matrice civilisationnelle contemporaine soient des psychoses compensées avec suppléance, et non plus des névroses. Ou on peut lire qu'il existe des psychoses qui sont normales dès lors qu'elles sont compensées avec suppléance. Les deux lectures ne sont pas incompatibles ; j'explorerai son premier sens plus avant dans mon intervention car il est plus fécond.

Quelle que soit l'interprétation qui nous accroche, il s'agit de lire ce syntagme dans la perspective qu'amène J-A. Miller dans son dernier cours de 2011[2], soit celle de la « *désontologisation de la psychanalyse* ». Cette perspective implique l'assimilation de tout être à un être de langage et revient à

abandonner toute croyance à un référent réel pour le langage – cet abandon de la référence est épinglé par Lacan notamment à propos de Kant avec son « alibi de la Chose-en-soi », [3] expression qu'il utilise dans *Radiophonie* pour évoquer allusivement la fin de l'ère de la représentation, effet de la renaissance scientifique qui introduit l'opérativité sur la matière sans en passer par le vecteur du sens.

Pour le dire dans les termes de tous les jours, le mot ne nomme pas une chose réelle mais crée un être de langage dont on peut se servir sans croire à un référent. Ainsi, la psychose civilisationnelle normale est un être de langage dont nous pouvons nous servir pour nous orienter dans les phénomènes cliniques que nous rencontrons sans pour autant croire qu'elle *existe*.

Un parcours lacanien dans le champ des psychoses

Je reviendrai sur le contexte dans lequel J-A. Miller amène cette expression dans un moment. Je commence par dire en quoi il me semble qu'elle est venue capitonner une longue mise à jour de la clinique psychanalytique des psychoses par les élèves de Lacan. Pour mémoire, le travail véritablement psychanalytique de Lacan sur les psychoses commence avec son *Séminaire III* [4] et son écrit contemporain, « D'une Question Préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [5]. Dans ce texte, véritablement révolutionnaire quant à l'abord psychanalytique des psychoses, la thèse de Lacan est que la structure psychotique serait l'effet de la forclusion d'un signifiant permettant d'organiser le rapport à l'Autre du langage ainsi qu'à la jouissance. Cette thèse étiologique s'accompagne d'une orientation quant au traitement : l'approche thérapeutique des psychoses a à s'enseigner du travail du délire qui tente de pallier cette carence. Notons en effet que Freud comme Lacan s'appuient sur le travail d'écriture du Président Schreber pour théoriser les psychoses, et non pas sur son travail clinique, et que ce travail leur permet de s'enseigner, pour Freud, sur la libido et la grammaire pulsionnelle, pour Lacan, sur la double stabilisation que Schreber en obtient : stabilisation des significations, et stabilisation de la jouissance.

J'ajoute ici que l'idée que tout sujet serait à la recherche d'une stabilisation sur mesure a été généralisée par Éric Laurent dans son texte d'orientation pour le Congrès de la NLS, « De l'interprétation-vérité à l'interprétation-événement » [6], lorsqu'il évoque « l'élaboration d'une autofiction non-standard » [7] comme moyen de traitement des irrptions de jouissance dont le corps du sujet est le lieu, soit la recherche de l'homéostasie au moyen du sens. Cette orientation consonne avec le *Tout le monde délire* de Lacan. Tout le monde délire, soit tout le monde

s'invente une autofiction à des fins d'homéostasie. Le syntagme *la vérité menteuse* est de cette eau-là également.

Une clinique des suppléances

De Schreber à Joyce, le trajet de Lacan est aujourd'hui bien connu : on peut l'épingler de différentes manières, par exemple en pointant l'abandon de l'idée de la psychose comme déficitaire. En effet, la conception de la forclusion du Nom-du-Père que Lacan dégage à partir du cas de Schreber était corrélée à un ordre symbolique dans lequel tout avait une place, et donc il pouvait ne pas y avoir le Nom-du-Père à sa place. Il fallait donc que le sujet trouve une alternative pour faire avec ce qu'il n'y avait pas à sa place, soit le signifiant organisateur du monde : il n'y a pas quelque chose qui devrait normalement être là, il faut donc y suppléer en trouvant quelque chose qui puisse opérer de la même manière. C'est ce que, dans son texte de 2008 « Effet-Retour sur la Psychose Ordinaire »[8], Miller généralise avec le terme anglais de CMB (*Compensatory Make Belief*) : les CMB sont les inventions des sujets pour suppléer au désordre qu'il y a dans un monde qui échappe de plus en plus à la mise en ordre symbolique, soit un monde qui n'est pas équipé d'un signifiant organisateur déjà là. Illustrons cela avec un exemple plutôt commun : je pense à une patiente, dernière fille d'une mère souffrant d'une psychose maniaco-dépressivre nécessitant de nombreuses hospitalisations, issue d'une fratrie de plusieurs enfants, elle a grandi en faisant semblant de famille après le départ du père, la mère passant son temps au lit et en tentatives de suicide adressées aux enfants. La *Famille* fonctionne dans son cas comme un CMB : sa *familled'*origine, sa *famille* du travail, la *famille* qu'elle a créée avec son compagnon. Selon le Lacan de la pluralisation des noms-du-père, n'importe quel signifiant peut remplir ce rôle de Nom du Père ; celui de famille s'y prête bien.

La rencontre de Lacan avec le texte de Joyce initie une autre phase de la réflexion de Lacan sur les psychoses. Joyce réveille Lacan de son sommeil freudien, propose Miller dans son cours le *Tout dernier enseignement*[9]. Pour ma part, je dirai que Joyce réveille Lacan du rêve du sens, et radicalise l'orientation lacanienne vers un pragmatisme clinique a-théorique (c'est ce que dans ses interventions récentes à propos de la passe, Miller a appelé « le supplément ironique » de l'enseignement de Lacan, qui n'invalide pas ce qui précède). Dans la perspective joycienne adoptée par Lacan, les suppléances se pluralisent. Si dans la perspective du Nom du Père, la suppléance par excellence est la métaphore délirante, ou plus tard la possibilité pour tout signifiant de fonctionner comme le Nom du Père [*pluralisation des noms du père*], dans la perspective de la forclusion généralisée que Lacan adoptera dans son dernier enseignement, il y a un trou qui est de structure pour tout parlêtre et qui n'est pas du fait de l'absence du Nom du Père à sa place [car cela présuppose l'ordre symbolique].

Le Nom Du Père est, dans cette perspective, lui-même une suppléance

civilisationnelle au trou qu'il y a. Lacan spécifie ce trou de l'impossibilité d'inscription d'un réel qui concerne la relation du *parlêtre* à l'autre sexe, ou *non-rapport sexuel*. Dès lors, il appartient à chacun d'inventer sa façon de faire avec ce trou – la théorie de la forclusion généralisée s'accompagne ainsi de ce qu'Éric Laurent a pu appeler, dans son intervention à Tel Aviv de 2012 intitulée « La psychose, ou la croyance radicale au symptôme »[10], de la généralisation de l'effort psychotique à tout être parlant, chacun ayant à inventer sans le secours, ou sans le secours exhaustif dans le cas des névroses contemporaines, des solutions civilisationnelles readymade, sa manière de faire avec le trou – faire sens n'étant qu'un moyen parmi d'autres, même si l'autofiction est encore ce qu'il y a de plus accessible.

Psychose ordinaire et psychose civilisationnelle normale

Je continue ce parcours à travers ce paysage que la plupart d'entre vous connaissez bien, pour faire entrer en scène, après le Nom-du-Père et la forclusion généralisée, nos deux êtres de langage plus récents que sont « psychose ordinaire » et « psychose civilisationnelle normale ». Les transformations de l'ordre symbolique, dont je dirai plus dans un moment, ont amené l'Orientation lacanienne au constat démontré et argumenté de l'émergence d'une nouvelle catégorie épistémique, celle de psychose ordinaire, au cours des années 90 et des trois conversations successives d'Angers, Antibes et Arcachon.

L'expression de catégorie épistémique fut proposée dans l'après-coup de l'invention en 96 de ce syntagme par Miller dans son texte de 2008, « Effet-Retour sur la Psychose Ordinaire »[11]. Cette expression vise à bien indiquer que ce dont il s'agissait n'était pas de nommer quelque chose qui existerait réellement – soit une structure psychique censée être le référent de ce signifiant – mais bien plutôt de permettre aux cliniciens de se déprendre de la perspective de la clinique binaire névrose/psychose et d'être attentifs aux effets civilisationnels qui se manifestent sous l'espèce d'effets de sujets distincts de ceux afférents aux sociétés freudiennes.

L'invention de ce syntagme de psychose ordinaire a permis le repérage fin de toute une série de phénomènes psychotiques discrets, rassemblés par Miller dans ce même texte sous l'égide de l'expression lacanienne d'atteinte au joint le plus intime du sentiment de la vie. Je pense ici, pour illustrer cette idée, au très joli exemple d'une jeune femme que j'ai rencontré pour la première fois samedi. Lors

du premier entretien, elle me raconte qu'à l'âge de 16 ans, son père avait tenté de l'étrangler, un moment frontière dans son histoire puisqu'il lui permet de comprendre qu'il faut qu'elle s'extrait de sa famille sans plus tarder, l'anormalité étant avérée par la strangulation dont la mère l'a par ailleurs rendue responsable. Je remarque un petit tatouage sur son cou et lui demande s'il y a un lien ; elle me dit que non, pas vraiment, et que le tatouage représente plutôt un interrupteur en position on, c'est pour se rappeler d'avoir à rester « allumée », c'est-à-dire en vie, présente, connectée, et de ne pas replonger dans « une zone de non-temps », comme elle me l'a décrit très précisément lors de notre deuxième rencontre hier soir. C'est d'ailleurs typiquement pour décrire ce genre d'invention que Miller a introduit le syntagme de psychose civilisationnelle normale, c'est-à-dire compensée avec suppléance. Je vous lis maintenant la citation dans son ensemble : après avoir spécifié la violence symbolique comme inhérente à l'imposition d'un signifiant-maître, Miller dit que quand celui-ci manque, on en trouve des *Ersatz* : « Quand cette imposition d'un signifiant-maître manque, le sujet peut en trouver un *ersatz* en se marquant lui-même – scarification, tatouage, piercing, différentes façons de se couper, de se torturer, de faire violence à son corps. Aujourd'hui, c'est tellement généralisé que cela relève de la mode, c'est un phénomène de civilisation, c'est superficiel, mais je dirai que c'est le symptôme de la perturbation que connaît l'ordre symbolique hérité de la tradition. Ces symptômes ressortissent à ce que j'appellerai en l'occurrence « la psychose civilisationnelle normale », c'est-à-dire compensée avec suppléance. »[12]

Qu'ajoute le syntagme de psychose civilisationnelle normale à celui de psychose ordinaire ? Ici nous voyons que la psychose civilisationnelle normale se stabilise au moyen d'un *ersatz* du signifiant-maître pour marquer le corps. Ces solutions sont véhiculées et normalisées par la civilisation contemporaine ; elles deviennent un autre genre de readymade que le Nom-du-Père ; ce ne sont pas non plus des solutions CMB. J'ai ainsi un patient trans FtoM dont le corps est surface d'inscription des références culturelles ayant marqué sa vie : personnages de jeux vidéo, Pokémon, personnages de livres, de films, logo d'albums de musique, dessins créés par des amis. Lorsque je l'interroge sur l'usage qu'il fait de ces tatouages, dont il me raconte l'inscription successive au fil des séances, il me répond que c'est pour « se démarquer » - comme sa transition FtoM avait surtout eu pour but de se dégenrer, soit démarquer son corps par les marques choisies, qu'il pense libres de toute hétéro-imposition langagière, et faire de son corps surface d'inscription du « bouillon de culture » dans lequel il a baigné.

Notons en tout cas les deux épithètes qualifiant l'abord de la psychose dans ces élaborations de la théorie analytique visant à préciser le travail avec des sujets psychotiques ne relevant pas de la psychiatrie : ordinaire, normale. Les deux acceptions mentionnées au début de mon intervention se retrouvent dans les deux cas : il est des psychoses d'apparence ordinaire, normale, à bas bruit, sans éclat, adaptées, affines au monde contemporain. Il me paraît plus intéressant de souligner que dans l'expression « psychose civilisationnelle normale », l'accent

est cette fois plutôt mis sur le fait qu'il est normal d'être psychosé dans notre civilisation. Il est temps, dès lors, au vu de cette hypothèse, de revenir sur ledit ordre symbolique, soit la combinatoire signifiante qui produit le monde tel que nous le croyons réel.

L'ordre symbolique

On a beaucoup parlé, dans notre champ et ailleurs, du déclin de l'ordre symbolique, patriarcal etc. Je vais essayer de dire des choses simples et précises pour spécifier ce qu'il en est de notre matrice civilisationnelle, sans aucune prétention ni à l'originalité, ni à l'exhaustivité. Je me contenterai de deux points : 1. Quant à la vérité ; 2. Quant à la place auquel un sujet est assigné par l'ordre symbolique.

1. Tout d'abord, en ce qui concerne le statut de la vérité

Avançons que la vérité est liée au refoulement dans la mesure où ce qui en fait l'efficace n'est pas qu'elle soit exacte mais qu'elle produise un affect, soit un éprouvé de corps [*vérité sœur de jouissance*]^[13]. Il s'ensuit que sans refoulement, pas de vérité, ce qui nuit fort à l'efficace de la psychanalyse freudienne fondée sur la levée du refoulement. En effet le refoulement est de l'époque freudienne, c'est ce qui a donné lieu à la formalisation par Freud de l'impasse civilisationnelle de son temps sous le nom de névrose. Je vous rappelle cette formalisation : il y a une prohibition de jouissance au niveau social, ce qui au niveau du sujet produit le refoulement des pulsions interdites. Puis vient la formation de symptômes venant procurer au sujet des satisfactions de substitution, en lieu de la jouissance non advenue, mais accompagnées de la culpabilité afférente à la satisfaction ressentie, malgré le fait qu'elle soit déplacée de la visée pulsionnelle originelle par le symptôme. Le refoulement est donc toujours un échec et laisse donc intact l'opérateur de la vérité.

Aujourd'hui, nous vivons sous le joug de l'injonction capitaliste d'avoir à nous définir par notre *plus-de-jouir*. C'est ce qui a amené Lacan à opérer un changement de cap dès le début des années 70, en proposant comme boussole pour la psychanalyse non plus la vérité mais l'économie de la jouissance, avec pour référence Marx et Malinowski. Il ne s'agit plus d'interpréter les dits du sujet mais d'intervenir sur sa jouissance. Quoi qu'il en soit, dès les années 80 (*Extimité*), la prohibition œdipienne n'ayant plus consistance de crédibilité, Miller propose que ce soit le langage lui-même qui soit agent du refoulement avec son concept de la seconde métaphore paternelle (A/J). On retrouve cette hypothèse dans le texte sur les « Enfants Violents » : « La métaphore paternelle qui est la traduction en termes œdipiens du processus de refoulement et qui peut être généralisée si l'on pose que l'opérateur essentiel du refoulement est le langage lui-même » [14].

Je conclus ce bref développement sur la vérité en posant, sommairement,

que s'il y a refoulement, même dé-corrélé de l'Œdipe, alors la vérité gardera de son efficace. S'il n'y a pas refoulement, alors, la vérité est sans effets et la psychanalyse a à inventer d'autres interventions – ce à quoi Miller s'est attelé dès son texte sur *l'interprétation à l'envers*[15], modélisant l'interprétation psychanalytique à partir de la psychose et non plus de la vérité refoulée.

2. *Ordre symbolique et place*

L'ordre symbolique a été réduit à son os par Miller lors de son intervention préparatoire au Congrès de l'AMP sur le réel, c'est-à-dire qu'il l'a désencombré de tout le fatras imaginaire sur le Père dont certains, tel Pierre Legendre, l'avait affublé. Dans ce texte, « Le réel pour XXI^e siècle »[16], il fait équivaloir imaginaire et chaos, réel et désordre, et symbolique et ordre. La nouvelle définition du symbolique qu'il nous propose est la suivante : est symbolique tout ce qui s'ordonne.

Or, aujourd'hui, les parlêtres s'ordonnent moins qu'au 20^e siècle, surtout dans sa première moitié. L'exosquelette social névrotisant est en voie de disparition, c'est plus apparent dans les pays les plus avancés sur la voie du néolibéralisme et du biocapitalisme comme les États-Unis et l'Angleterre, pays dans lesquels le darwinisme social s'avance masqué, sous couvert de libéralisme à belle allure. La précarité de sa place dans un ordre lui préexistant poursuit le sujet à tous les niveaux, ainsi que le soulignait Judith Butler il y a déjà vingt ans dans son ouvrage *Precarious Life*^[17]. Précarité sociale, climatique, territoriale, économique, financière, au travail, familiale, identitaire... Les familles se défont et se refont plusieurs fois par vie, les partenaires sexuels se multiplient, ni la reproduction ni le genre ne sont plus déterminés par la biologie, les métiers disparaissent, le savoir-faire technologique est complexe et vite obsolète, les objets comme les monnaies se virtualisent, les êtres humains se mettent en réseau selon des éléments contingents et coordonnés par des algorithmes (une jeune patiente me disait il y a quelques mois, désabusée de son activité militante : *we are all nested in the same algorithmically defined reality – nous sommes tous logés dans la même réalité algorithmiquement déterminée.*). Mais surtout, l'être humain sait qu'il est excédentaire, superflu, parasite, voire néfaste pour la planète, ainsi que le proclament certains écologistes extrémistes qui appellent de leurs vœux l'extinction de la race humaine.

Dans cette perspective, nous comprenons mieux le narcissisme, dénoncé comme symptôme social dès les années 70 par le penseur américain Tim Lash, dans sa version mise à jour : *marketing* de soi-même, culte du corps, de l'image, du bien-être, de sa particularité. Être créateur de soi-même pour combattre l'ordre dur de l'obsolescence de l'homme : ces phénomènes, qui peuvent être insupportables, font réponse à la précarité de la place.

Pour résumer, donc, deux éléments sur la matrice civilisationnelle contemporaine : fin de la vérité et de son efficace, généralisation de la précarité.

Cliniquement parlant, nous rencontrons les réponses que sont les parlêtres face à ces données, et d'autres. Et notre orientation sur la singularité répond à la *déchéti*sation de l'humain sur un mode plus opératoire que le particularisme des classes.

Déclaration d'égalité clinique et orientations dans la cure

Face aux mutations de l'ordre symbolique, et ce qu'il y ait refoulement ou pas, Miller prononce en 2014 sa déclaration d'égalité clinique entre tous les *parlêtres*^[18]. Qu'ils souffrent de psychoses extraordinaires, de psychoses civilisationnelles normale ou ordinaire, ou de névrose, l'effort de nomination de la jouissance va croissant dans une civilisation où l'ordre symbolique est de peu de secours pour ce qui est de garantir sa place au sujet, de donner sens à sa vie. Sans l'appui de la vérité, le travail analytique doit trouver de nouvelles boussoles. Dans son cours de 2011 et ailleurs, Jacques-Alain Miller nous offre une manière d'aborder la clinique à l'époque *post-truth* comme on dit en anglais :

- Passage de l'écoute à la lecture

Autre usage de l'association libre : non pas écouter les significations pour en déduire le signifiant maître mais lire le signifiant pour éventuellement en déduire des significations, ou pas. Primauté du langage en tant que matière, se défaire des rutilances du sens.

- Double repérage de l'analyste

Dans la onzième leçon du Cours de 2011, Miller propose que l'analyste écoute à la fois au niveau de la dialectique *et* au niveau de l'itération^[19]. S'il est possible pour le patient en question d'élaborer un inconscient transférentiel, écouter et intervenir sur la dialectique de la vérité dans le sens de la réduction, mais en parallèle, se repérer sur les fixations du sujet : fixations pulsionnelles, itération de la rencontre contingente avec la jouissance.

Interpréter le matériel humain

Ma conclusion porte un titre inspiré du Séminaire XVII^[20], cette intervention sans pareille de Lacan dans le champ du social : ce titre est *interpréter le « matériel humain »*, à condition de donner au mot « interpréter » le sens *d'interventions* et non pas le sens de *dire ce que veut dire ce que celui qui parle ou écrit dit*. L'expression « matériel humain » est pointée par Lacan dans le chapitre 2 de ce séminaire en ces termes : « Le signe de la vérité est maintenant [...] à produire par ce qui se trouve substitué à l'esclave antique, c'est-à-dire ceux qui sont eux-mêmes des produits, comme on dit, consommables tout autant que les autres. *Société de consommation*, dit-on. *Le matériel humain*, comme on l'a énoncé en un temps – aux applaudissements de certains qui y ont vu de la

tendresse. »^[21]

Ce même séminaire se conclut sur un chapitre intitulé « Le pouvoir des impossibles »^[22], on y trouve le nouveau signifiant que Lacan y introduit, celui de honte – la honte qu’il y a à vivre une vie réduite au *primum vivere* qu’offre comme seul « idéal » la société de consommation. Lacan, comme Freud, s’est confronté au malaise dans la civilisation, « aux impasses croissantes de notre civilisation »^[23]. Face aux évènements de 68, il ne s’est pas arrêté aux interprétations marxisantes qui attribuaient le malaise à l’oppression ou à la domination, mais a cherché à problématiser l’économie de la jouissance à l’ère du capitalisme. C’est au niveau de cette économie que se situe le malaise contemporain de Lacan, et aujourd’hui d’une façon encore plus radicale, avec la mutation du capitalisme en biocapitalisme qui s’opère depuis les premières crises du thermo-dynamisme dans les années 70.

Les êtres parlants sont toujours plus produits et gérés comme des objets, n’ayant d’autre valeur que leur pouvoir d’achat ; pauvres, ils sont excédentaires, riches, ils ne sont représentés que par le signe de leur plus-de-jouir. Le XX^e siècle, avec son cortège de génocides, son industrialisation de la mort, laisse peu de doute au parlêtre quant à son statut obsolète, substituable. Le XXI^e ne se démarque pas de ce constat ; l’euthanasie est de plus en plus suggérée, la gestion capitaliste des personnes âgées est vantée par les sociétés d’investissement comme « le capital gris », les migrations de masse – climatiques et autres –, forment notre présent et constitueront toujours plus notre futur.

Face à ce constat, admirons la tentative de Lacan qui, avec ce signifiant nouveau qu’est la honte, tentait en 70 de redonner honneur aux vies humaines. Véritable feu d’artifice, la théorie analytique de Lacan, renouvelée par les inventions de Miller, ne cesse de se munir d’outils opérants, allant de la formalisation du discours analytique au signifiant nouveau pour Lacan, à la création de nouveaux êtres de langage pour Miller, toute sa place étant faite, dans les deux cas, à l’implication subjective qui, seule, permet à un être parlant de se rendre responsable de son existence sans l’excuse du destin.

[1] <https://institut-enfant.fr/orientation/enfants-violents-par-jacques-alain-miller/>
(<https://institut-enfant.fr/orientation/enfants-violents-par-jacques-alain-miller/>)

[2] Miller J-A., Cours l’orientation lacanienne, 2010-2011, *L’Un-tout-seul*, inédit.

[3] Lacan J., « Radiophonie », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 423.

[4] Lacan J., « *Le Séminaire livre III les psychoses* », Paris, Seuil, 1981.

[5] Lacan J., « D’une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p531

- [6] <https://www.nlscongress2019.com/speechesfr/-linterprtation-de-la-vrit-lvnement-argument-du-congrs-2020-de-la-nls-gand-par-ric-laurent>
(<https://www.nlscongress2019.com/speechesfr/-linterprtation-de-la-vrit-lvnement-argument-du-congrs-2020-de-la-nls-gand-par-ric-laurent>)
- [7] *Ibid.*
- [8] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n°95-96, janvier 2009, pp. 40-51.
- [9] Miller J.-A., « En deçà de l'inconscient », *La Cause du désir*, n°91, novembre 2015, p. 118.
- [10] <https://www.amp-nls.org/nls-messenger/la-psychose-ou-la-croyance-radica-le-au-symptome-par-eric-laurent/>.
- [11] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n°95-96, janvier 2009, pp. 40-51
- [12] <https://institut-enfant.fr/orientation/enfants-violents-par-jacques-alain-miller/>
(<https://institut-enfant.fr/orientation/enfants-violents-par-jacques-alain-miller/>)
- [13] Lacan J., *Le Séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p61
- [14] <https://institut-enfant.fr/orientation/enfants-violents-par-jacques-alain-miller/>
(<https://institut-enfant.fr/orientation/enfants-violents-par-jacques-alain-miller/>)
- [15] <https://www.hebdo-blog.fr/linterpretation-a-lenvers-extraits/>
(<https://www.hebdo-blog.fr/linterpretation-a-lenvers-extraits/>)
- [16] Miller J.-A., « Le réel au XXIe siècle », *La cause du désir*, n°82, octobre 2012, pp. 88-94.
- [17] Butler J., *Precarious life, The Power of Mourning and Violence*. Verso, London, New-York, 2004.
- [18] Miller J.-A., l'inconscient et le corps parlant, *La cause du désir*, N°88, 2014.
- [19] Miller J.-A., Cours l'orientation lacanienne, 2010-2011, *L'Un-tout-seul*, inédit.
- [20] Lacan J., *Le Séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991
- [21] Lacan J., *Le Séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 35.
- [22] *Ibid.* p.209
- [23] Lacan J., « La psychanalyse. Raison d'un échec », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 349.

illustration : ateliers Périsphère